

## UNE PARTIE DE CHASSE CHEZ LES FRIGON dans les années quarante

- III -

*Jean-Pierre Frigon (194)*

### LE CAMP, LE TERRITOIRE

Ce camp de chasse n'était en fait qu'une rustique cabane de rondins grossièrement assemblés. Il se divisait en deux petites pièces: une cuisine de dix pieds



par douze pieds équipée d'un poêle à deux ponts, d'une table et de quelques chaises; un dortoir de dix pieds par dix-huit pieds meublé de quatre lits superposés. Il n'y avait évidemment pas d'électricité dans cette petite cabane perdue au fond des bois. Il fallait aller chercher l'eau au lac situé à 150 pieds de distance. Enfin, on avait aménagé des toilettes sèches, pour ne pas dire une « bécosse », éloignées de 75 pieds à l'arrière du camp. Tout compte fait, il offrait bien peu de confort ce petit camp, mais il s'harmonisait à merveille avec le décor de la forêt.

Le camp se trouvait au cœur du territoire de chasse du club Caribou. « C'était un ben beau petit territoire » comme dirait mon père Roland. Il ne s'étendait pas sur une bien grande superficie, mais il abritait tout de même une demi-douzaine de petits lacs. Le plus étendu d'entre eux, le lac Caribou, n'était pas très large. Cependant, il mesurait bien un mile de longueur. Ce territoire se situait à la jonction de trois vallées encastrées dans un relief accidenté. Ces vallées constituaient, paraît-il, les chemins naturels qu'empruntaient les orignaux dans leurs déplacements. C'est la raison pour laquelle le club Caribou constituait un excellent territoire de chasse.

### LA CHASSE

Le jeu de la chasse consistait à dépister l'animal, puis à l'attirer au moyen de l'appel, le *call*, vers l'endroit le plus favorable pour l'abattre. La chasse à l'orignal, tout comme aujourd'hui, nécessitait une forte dose de patience. Bien qu'on en soit souvent revenu bredouille, il était fort rare de ne pas déceler la présence de gibier au club.



*L'appel du gibier  
Roland et Léo-Paul Frigon*

Le matin, les chasseurs se divisaient en deux groupes. Les uns, par voie de portage, se dirigeaient vers le lac Guimond; ils

allaient par ce moyen pister l'orignal. Les autres, en canot ou en chaloupe, appelaient sur le lac caribou. Habituellement, c'est cette dernière méthode qui s'avérait la plus efficace.

Tôt le matin, les chasseurs du second groupe prenaient place dans une ou deux embarcations. Ils ramaient lentement en explorant les berges du lac pour déceler la présence de gibier. Au début de l'après-midi, ils commençaient à appeler en imitant le cri rauque de la femelle. Ils espaçaient leurs appels à tous les quarts d'heure tout en continuant à se déplacer sur l'eau. Après tout ce travail préliminaire, on parvenait à une petite île située à l'autre extrémité du lac. On y prenait pied pour *caller* pendant près d'une heure. C'était le point stratégique du territoire. En effet, de l'île en question on pouvait aisément surveiller les berges environnantes et on pouvait faire feu plus facilement qu'à partir d'un canot ou d'une chaloupe. Plusieurs portages commençaient sur ces berges et donnaient accès à d'autres lacs. Toute la stratégie des chasseurs consistait donc à attirer patiemment le gibier dans les environs de l'île où il était plus facile de l'apercevoir et de l'abattre. On retournait au camp pour souper et le soir, un petit groupe revenait à l'île pour une dernière heure d'appel à la noirceur.

Lorsque les chasseurs avaient enfin pris contact avec l'animal, il s'ensuivait des moments d'excitation d'une rare intensité. Un dialogue s'établissait entre le chasseur et l'animal. Le premier, imitant le cri de la femelle, s'efforçait d'attirer le mâle vers lui dans un piège mortel. Il modelait ses efforts sur les réponses que lui donnait la bête. Mon père Roland se souvient encore aujourd'hui d'une de ces chasses mémorables. Avec ses frères Charles et Paul, il avait réussi à attirer un mâle suffisamment près pour espérer l'abattre à la fin de la journée. L'excitation était très grande chez les chasseurs. Cependant, une véritable femelle se mit de la partie et commença à appeler à son tour, attirant le mâle dans une direction opposée. Les chasseurs entrèrent désespérément en compétition avec la femelle. Peine perdue, les réponses du mâle s'éloignaient de plus en plus à leur grand désarroi. Ils voyaient ainsi s'écrouler tous leurs efforts.

Lorsque après tant d'efforts les chasseurs réussissaient à abattre leur orignal, c'était la joie la plus intense qu'il soit donnée de connaître. Les uns laissaient aller leurs instincts les plus primitifs par des hurlements sauvages qui résonnaient dans l'écho, certains sortaient la bouteille et baptisaient généreusement l'événement, plusieurs buvaient religieusement les premières gouttes de sang de la victime, d'autres enfin s'adonnaient à une espèce de danse rituelle. Peu de personnes peuvent expliquer ce qui se passe en l'homme pendant ce court espace de temps qui sépare le moment où l'animal apparaît dans la mire, et celui où il s'écroule, mortellement atteint. L'homme, paraît-il, retrouve en lui des instincts qu'il avait jusqu'alors refoulés. Un sentiment de profonde bestialité s'empare de lui.

*(Suite page 79)*

(Suite de la page 78)

Après l'apothéose de la mise à mort, le travail sale débutait. On commençait par saigner l'original, ensuite il fallait l'ouvrir et le vider, proprement, méthodiquement. Plusieurs ne pouvaient tout simplement pas supporter ce spectacle. La vue des entrailles et leur odeur infecte leur levaient le cœur. Après l'avoir vidé et en avoir enterré les viscères, on débitait l'original en quartiers et on enveloppait la viande dans du coton à fromage. On transportait ces morceaux à dos d'hommes parfois sur une longue distance. On les chargeait dans les embarcations et on revenait au camp en chantant un répertoire des chansons les plus bigarrées.

#### BIEN MANGER

Pour passer deux semaines de chasse agréables, il faut surtout bien manger. Les fèves au lard et la soupe aux pois constituaient l'essentiel du régime. On préparait les fèves au lard la veille au soir, elles cuisaient au four toute la nuit et on



les mangeait au déjeuner. Les pois trempaient toute la nuit, on les laissait mijoter l'avant-midi avec du lard, pour manger une soupe épaisse au dîner avec du pain et du fromage. À l'occasion, quelques truites prises dans la journée finissaient dans le poêlon du souper. Du bacon, des œufs, des crêpes et quelques conserves agrémentaient le menu.

Tant pis pour le cholestérol!!!

Le soir, ceux qui n'allaient pas appeler une dernière fois à la petite île restaient au camp. Ils y préparaient le déjeuner du lendemain, apprêtaient les prises de la journée et nettoyaient les armes. On profitait des moments libres pour faire une partie de cartes à la lueur du fanal. C'était l'occasion des discussions animées où l'on se remémorait à qui mieux mieux les exploits de la journée et où, on planifiait la stratégie du lendemain.

Le prochain article portera sur le retour de la chasse et quelques anecdotes.



... 24 août 2002 ...

### RENCONTRE ANNUELLE

... 24 août 2002 ...

*Inscrivez-vous en grand nombre à la rencontre annuelle 2002. C'est un rendez-vous !*

#### *Le matin*

Entre 8h30 et 10h00 : inscription à  
l'Érablière de l'Artisan  
396, rue Kallé Ouest, Brigham (Québec) J2K 4G5  
<http://erabliereartisan.ca/>

#### *L'après-midi*

Vers 14h30, la rencontre se poursuivra au  
Vignoble de La Bauge  
155, rue des Érables, Brigham (Québec) J2K 4E1  
<http://www.labauge.com/french.htm>

*L'assemblée annuelle et le dîner auront lieu à cet endroit. Visite du vignoble, animaux exotiques, banquet.*

#### *Pour plus d'information :*

*En français : Pierre Frigon, 450-678-9515, [pfrigon@videotron.ca](mailto:pfrigon@videotron.ca)*

*En anglais : Claudette Chervette-Naud, 450-263-6351, [ccnaud@hotmail.com](mailto:ccnaud@hotmail.com)*